

Hommage à Catherine Martin-Zay au temple d'Orléans, vendredi 5 janvier 2024. La libraire née du Front populaire et la mémoire du Père Castor

En septembre 1991, ici même, après un message de Lionel Jospin et une intervention du député-maire Jean-Pierre Sueur, Antoine Prost rend hommage à Madeleine Zay, en tant que président de l'association des Amis de Jean Zay. Il rappelle le parcours de « Mme Jean Zay », sa ténacité face au destin tragique, la force de ses convictions républicaines manifestées dans ses engagements associatifs auprès des jeunes, du prix des écoles fleuries à l'inspection des colonies de vacances. C'est à ce même titre de président des Amis de Jean Zay, en saluant mon amie Isabelle Klinka-Ballesteros, présidente du Cercle Jean Zay, qu'aujourd'hui, très ému et reconnaissant de la confiance de Jérôme, de Sophie, de Gabriel, d'Hélène et Claude, et de Christian, je suis honoré de prononcer cet hommage à Catherine Martin-Zay, femme rayonnante et lumineuse, qui a repris le flambeau de sa mère pour faire vivre la mémoire de l'action réformatrice si innovante de son père. J'ai eu le privilège de rencontrer Catherine, il y a plus de trois décennies, chez nos amis communs Sylvie et Bertrand Hauchecorne. Je me souviens que mon ami Pierre Girard me parlait de la générosité de Catherine dans son ouverture des archives de Jean Zay, stockées avenue Dauphine. Dauphine, l'un des pseudos de Jean Zay quand il rédige 21 nouvelles en prison et en publie 3 à Marseille par sa sœur Jacqueline. Jean Zay né rue du Parc, autre pseudo, pour sa *Bague sans doigt*.

Toujours les livres. Fille d'un passionné de littérature, créateur de revues littéraires avec ses amis Abraham, Berthelot, Secrétain chroniqueur, éditorialiste, romancier retrouvé quand le temps était à la République captive sous la dictature de Vichy, Catherine est « née dans les livres » : « J'ai toujours cherché le moyen d'aiguiser la curiosité des gens vers l'écrit [...] Une libraire a un rôle « d'éducation populaire » ». Dans « la chambre » de Riom, tout doit paraître aussi normal que possible aux « petites choutes » ; en père aimant, Jean Zay lit des livres à sa « petite Cathou », comme dans la chambre du ministère rue de Grenelle.

Sous les deux espèces de l'encre et de papier. Entre Carmes et Temple

Comment se sont connus les parents de Catherine ? En communiant sous les deux espèces de l'encre et du papier, entre Carmes et Temple : « Mes grands-parents avaient une entreprise de peinture et un magasin de papier peint au 23 rue des Carmes. [...] Ma mère allait travailler dans cette boutique, et mon père allait voir son propre père qui était journaliste au *Progrès du Loiret*, dont l'imprimerie était aussi rue des Carmes, au 59. Mes parents se retrouvaient donc, déjà, autour de l'encre et du papier. Et ces rencontres amoureuses avaient donc lieu ici, dans ce quartier, je m'en suis rendue compte très tard, quand une cliente m'a dit : « Je

me souviens avoir vu vos parents s’embrasser au coin de la rue... » Cette histoire personnelle [...] a longtemps été occultée pour moi par l’histoire de mon père. Le tragique de l’histoire de mon père a longtemps transformé son histoire en Histoire. Grâce à cette simple phrase [...] l’histoire de mon père a pu sortir de la grande Histoire pour retrouver une histoire à lui, à nous »¹. C’est magnifique, comme *le Temps retrouvé*, que Jean Zay découvre en captivité, les deux côtés de la rue des Carmes se rejoignent comme ceux de Méséglise et de Guermantes, comme le débit de l’eau et le débit de lait de la rue aux deux boutiques du beau mariage chez Charles Trénet. « Protestant par toute son ascendance maternelle » d’Alice Chartrain, Jean retrouve Madeleine au temple pour faire du théâtre lors des après-midis récréatives. Baptisé, marié au temple, visité par des pasteurs en prison où il lit *le Nouveau Testament*, Jean Zay est un protestant qui ne dément jamais les attaques antisémites liées à son ascendance paternelle, du côté de chez Léon le truculent et généreux journaliste dreyfusard.

Le Père Castor et l’apprentissage de la lecture en prison

Le jeune âge échappe un temps à l’orage : le souvenir du *Massilia*, ce piège de Pétain et d’Alibert qui se referme, pour Catherine, c’est une bataille de polochons avec Bernard et Michel Mendès France. Confrontée à la haine antisémite au Maroc, elle préfère retenir « les gens qui voulaient aider ma mère, parce que c’était Mme Zay » et se souvient qu’à Riom, face au malheur de la jeune femme, de sa petite fille et de son bébé en landau, « tout le monde était très gentil avec nous ». Elle se rappelle de la petite cour, « dépavée, hachée et semée », ornée de deux saules pleureurs, alors qu’elle avait noté dans son carnet : « c’est bien dommage que Papa n’ait pas un arbre ». Mais il lit, il écrit, carnets, romans, nouvelles, son chef d’œuvre au titre inspiré de *Haute Solitude* de Léon-Paul Fargue, et « toute notre enfance, avec Hélène, est sur ces carnets, et dans le *Journal des petites filles* qu’il a tenu presque jusqu’à la fin ». La fille du Front populaire et de son plus jeune ministre emporte, pour dernier souvenir de son père, « d’avoir lu sur ses genoux un album du Père Castor dessiné en ombres chinoises, un théâtre d’ombres. C’est lui qui m’a appris à lire ». Mais l’enfance est brisée là : « Mon enfance est morte avec mon [père]. Tout à coup après sa mort, j’ai été privée de mon enfance. J’atteins l’âge où il n’y a plus personne qui se souvient de la petite fille qui portait mon nom »².

La Grande librairie hors-les murs : une solitude pour se souvenir

Pour succéder à *la France du Centre*, le journal régional de la République radicale, bombardé, Catherine fonde la librairie dans la bien nommée « rue Notre Dame de Recouvrance », à la jonction de l’ancien et du neuf, d’une très vieille rue

¹ Marie Darrieussecq, « Un arbre, une Orléanaise : Catherine Martin-Zay et les saules pleureurs », p. 13.

² Catherine Martin-Zay, « Catherine », *Vrac. Un abécédaire pour les Cinquante ans des Temps modernes*, 2014. Merci à mon ami Olivier Loubes pour cette pépite.

d'Orléans et de sa partie haute « Reconstruction » : les « Temps modernes » forment « un point de passage », entre deux époques de la cité comme entre les deux côtés, les deux branches familiales. La librairie est « un îlot », loin de l'austère fac de droit, un refuge où l'on peut feuilleter des livres sans les acheter tout en fumant des Gauloises bleues d'Yves Simon, une cabane protectrice des relents haineux qui subsistent, à proximité de la mère à accompagner dans son combat mémoriel, les procès d'après-guerre, la reconnaissance, en premier lieu des militants de l'école laïque, des Amis du ministère et du Cercle, puis des amoureux de la littérature avec les publications de *Souvenirs et solitude*, les expositions, les colloques, les travaux d'historiens, enfin, la reconnaissance tardive de sa ville en 1994 et de la Nation en 2015.

Bataille de la culture pour tous. La religion du livre

La librairie innove, pionnière dans son ambition de « mettre en contact la littérature et de l'actualité, pour réunir ce qui s'écrivait et ce qui se pensait à ce moment-là ». Ce lieu original dédié à la rencontre est bien nommé, la modernité de Chaplin, sulfureuse dans l'Amérique de la Guerre froide, entre en confluence avec la revue de Sartre, lieu de débats. Et la librairie, en plus d'extensions, part en balade hors les murs, noue des partenariats avec les acteurs culturels et invite Violette Leduc, Mendès, Jean Vilar, Georges Bataille, Hélène Cadou et Louis Guilloux de la Maison de la Culture, porteurs avec Madeleine de la « contre-rumeur d'Orléans »... Sur le modèle du « off » d'Avignon, la Librairie se transporte au Carré-Saint-Vincent, à l'université, dans les associations, au CDN.

Née dans les livres, mariée à un « grand lecteur » et professeur de lettres apprécié, Catherine est bien la mère de Jérôme, éditeur des délicieuses et guêpines *Chroniques du Grenier* à l'écarlate, et de Sophie, qui a su, depuis 1998, réinventer les *Temps modernes* jusqu'à notre temps de *Dictateur*, de *Kid d'Émigrants* vivant *Une vie de chien*. « Un éditeur, une libraire ! Mon ambition pour eux est qu'ils fédèrent des lecteurs. Chacun selon son élan ! ».

Dans *Souvenirs et Solitude*, en 1941, Jean Zay évoque la Sainte Catherine 1937, « charmant souvenir » du ministre distribuant des places gratuites dans les théâtres parisiens et recevant ce remerciement : « Nous nous sommes bien amusées. Nous vous remercions de tout notre cœur de midinettes républicaines ».

Chère Catherine, fille du Front populaire devenue grande libraire républicaine, vous allez rejoindre le grand cimetière d'Orléans où votre père a reposé, de 1948 à 2015. Après « le journal d'une jeune fille » et avant « l'assassin trop soigneux », l'avant-dernière nouvelle écrite par Jean Zay s'intitule : « Une preuve d'amour ». Place au *Château du silence* : le château de votre mère, à la gloire de votre père.